

# La Tunisie est un pays qui m'a fait signe

Entretien avec Moncef Ghachem, Le Monde 1984

En 1982, Jacques Lacarrière publia «Sourates» (Fayard) où il exprime son monde personnel d'écrivain à l'écoute continue des bruits ineffaçables des grands messages divins, mais aussi les bruits du désert, des astres, des nuages, des oiseaux, des insectes, des saisons, des visages, des corps, des greniers, des rues, et même ceux du vide et du silence... Il y parle notamment du sud de notre pays où, écrit-il, « aube et crépuscule n'ont rien de brutal, de soudain. On ne passe du jour à la nuit, de la nuit au jour qu'après un lent rituel d'irisations, de chatolements, ordonné comme un sacre d'anges. Des milliers d'ailes transparentes se mettent à brasser l'aube et le soir se feuillette comme les pages d'un livre de lumière qu'encrent peu à peu l'approche de la nuit. Je comprends pourquoi l'Islam passe pour être la religion du livre. Non pour les mots contenus dans les livres mais parce que le livre est, à l'échelle humaine, ce que sont table et désert à l'échelle de Dieu : le lieu d'un incessant combat entre lumière et ombre, entre blancheur des pages et noirceur des encres .

- **Vous êtes sur la route de Kairouan. Vous allez écrire sur cette ville ?....**

- Kairouan est une ville où je suis allé plusieurs fois déjà, je crois en tout trois fois. De toutes les villes de Tunisie que j'ai visitées, Kairouan me paraît être, sans que je connaisse cependant son histoire à fond, la ville la plus énigmatique et la plus authentique. C'est une ville qui ne se trouve pas au bord de l'eau. C'est une ville qui est là où elle ne doit pas être. De toutes les villes habitées, les villes qui ont une histoire, les vraies villes, elle est celle dont l'histoire de fondation reste mystérieuse... Elle n'est pas logique. Et c'est un défi... Elle fait partie des villes qui existent, qui laissent des traces... Elle n'avait aucune chance à l'origine, parce qu'il y avait beaucoup de difficultés à cette époque-là, à créer une ville dans le désert : Manque d'eau etc...

Aujourd'hui «Quayrawân» est la ville qui est peut-être encore dépositaire de l'histoire en Tunisie. L'important pour moi, c'est que ma première rencontre avec cette ville a été très très forte. C'est une ville qui est infiniment plus dense, plus ancestrale que les autres. Elle est à part. Ce n'est pas une ville qui est belle. Mais elle est vraie.

- **Effectivement Kairouan - étymologiquement la place forte – est née, dit-on, d'un miracle. Celui-ci : Okba Ibn Nafaa, envoyé de Moawiya, Calife des Omeyyades en Africa, arrêta vers 671, son armée à la lisière d'un bois, loin des rivages encore dominés par les Byzantins, et des montagnes, refuge des berbères encore insoumis. Il ordonna aux scorpions et aux serpents d'abandonner les lieux. Ils se hâtèrent de le faire. Et Okba éleva Kairouan qui «sera», dit-il, «un bastion de l'Islam jusqu'à la fin des temps». De là sont partis les intrépides conquérants pour la juste cause d'Allah pour islamiser et arabiser toute le Maghreb, l'Espagne et la Sicile». Mais, Jacques Lacarrière, vous avez écrit sur l'Islam et le Coran, l'un de vos derniers ouvrages publiés s'appelle justement «Sourates» ?**

- C'est très difficile d'écrire sur un texte aussi essentiel, aussi important que le Coran, sans connaître comme il faut la langue arabe. Mais j'ai donné à mon livre ce titre de «Sourates» en référence, malgré tout, au Coran.

Ceci pour deux raisons : Je l'ai pris, d'abord, dans son sens premier, puisqu'en français on appelle - je ne sais pas si cette tradition est justifiée - «Versets» les paragraphes de la Bible et on dit « Sourates» pour ceux du Coran. En plus, il s'agissait pour moi de réflexion et en même temps d'une écoute du monde. Or je crois que comme tous les grands textes inspirés ou révélés, le Coran est une écoute d'autres voix qui ne viennent pas de la terre, ou qui viennent de la terre, mais de l'invisible ou de l'intérieur de l'Homme, ou aussi du ciel. Et c'est cette écoute, c'est-à-dire cet effacement apparent de celui qui entend et ensuite qui transmet, que réside la force de ces textes. Alors, plus

modestement, j'ai pris ce titre de «Sourates» parce que je me suis effacé dans ce livre. Je voulais écouter le monde autour de moi et l'écouter jusqu'au bout, c'est-à-dire commencer par les insectes - puisque je vis dans un village - commencer par le bruit du vent, des arbres, par ce bruit humain du village, les gens qui parlent dans la rue, d'abord les individus et puis, parfois, les bruits collectifs lorsqu'il y a des fêtes ou des cérémonies, et puis les autres bruits qui viennent d'ailleurs et qui sont possibles, maintenant que nous vivons au XXème siècle, c'est-à-dire avec la radio, la télévision et tous les moyens par lesquels le monde extérieur vient à nous. Mon grand-père qui vivait dans ce village de Sacy et dont j'occupe toujours la maison ne pouvait entendre, lui, comme voix que celles du village. Tandis que moi, je peux entendre plusieurs voix, une voix qui parle de Tunis, une voix qui parle de Bangkok, une voix qui parle de Californie, et cette différence est très grande... En deux générations, nous avons augmenté le nombre des voix du monde qui parviennent à nous. Mais est-ce que nous savons, pour autant, écouter, est-ce que nous savons entendre... C'est ça la question ! Plus les messages se multiplient, plus la communication se multiplie, et je crois que l'essentiel ou la substance qui peut être entre deux êtres humains est moins forte, c'est-à-dire qu'elle tend à se diluer, à se dissiper. C'est pourquoi je suis toujours impressionné par des messages comme ceux du Coran ou de la Bible qui ont gardé, pendant des siècles, la teneur, la substance et la forme de leurs messages, au milieu d'un monde où les messages inutiles, les messages stupides, les messages absurdes, les messages, je veux dire caricaturaux, comme ceux de la publicité ou comme certains slogans politiques, sont légion. C'est à dire nous vivons dans un monde de faux messages ou de messages truqués, et de temps en temps, il y a du vrai, alors il faut l'écouter.

- **Il y a dans votre livre «Sourates» des références importantes à l'Égypte et à la Tunisie ?**

- Alors la troisième raison, c'est bien cela : il s'agit des voix que j'essaie d'écouter et de transmettre, donc de quelque chose qui ne vient pas entièrement de moi, mais du monde autour de moi. C'est aussi la première fois que je parle de mes voyages dans les pays islamiques, et surtout notamment la Tunisie et l'Égypte. Pour l'édition française de ce livre, nous avons trouvé pour la couverture, le vert, la couleur verte de l'Islam... Mais enfin, ce n'est qu'une référence pour moi, c'est-à-dire, ce n'est qu'un salut, une invocation. Et ce n'est jamais une étude, parce que je ne suis pas compétent pour cela. J'ai lu le Coran plusieurs fois dans plusieurs traductions, mais je ne le connais pas dans sa langue d'origine. Alors ce livre «Sourates» décrit effectivement des voyages, en Tunisie d'ailleurs et surtout, notamment dans le sud où je suis allé plusieurs fois. Le sud, je veux dire deux régions différentes, la région de Tamezret où j'ai séjourné plusieurs fois, où j'ai rencontré un jeune tunisien qui avait onze ou douze ans à l'époque, il s'appelait Ahmed et il était pour moi un guide au sens le plus complet du terme, c'est-à-dire un compagnon aussi qui m'a appris beaucoup de choses. Et il y a également le sud de la région de Ksour Ouled Debab, autour de Tataouine, avec les villages de Douiret, de Chenini, de Guermessa, de Toujane et toute cette région que j'aimais beaucoup parcourir. Il faut le dire, ce n'est pas le vrai désert, c'est la frange du désert, et en même temps, il y a là des rencontres humaines qui sont très fortes, un accueil très chaleureux. C'est un pays qui m'a fait signe. Et les pays qui font signe, il y en a peu sur la terre. On peut voir des milliers de gens, parcourir des milliers de kilo-mètres, et de temps en temps, il y a des signes. Ces signes pour moi sont : souvent des choses qui ne sont pas spectaculaires, qui sont des petites choses apparemment banales, mais qui signifient quelque chose pourtant. Ça pourrait être le regard de quelqu'un. Ça pourrait être, comme je la raconte dans «Sourates», une heure que j'ai passée au pied de la mosquée de Douiret, au milieu de vieillards qui étaient assis là, dos contre le mur, à écouter le vent et le bruit du village... Cette heure pour moi a duré un temps indéfinissable. Et c'est ça le signe. Et je me suis dit : au fond, je suis venu ici pour cela, uniquement pour écouter ce silence de Douiret..

Demain : II. Comme dit Baha-ud-dîne : «Je viens de Dieu et je vais à Dieu».